

BOELI VAN LEEUWEN ET LES DAMNÉS DE LA TERRE

Kim Andringa

Klincksieck | *Études Germaniques*

2009/1 - n° 253
pages 99 à 116

ISSN 0014-2115
ISBN 9782252037010

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-etudes-germaniques-2009-1-page-99.htm>

Pour citer cet article :

Andringa Kim, « Boeli van Leeuwen et les damnés de la terre »,
Études Germaniques, 2009/1 n° 253, p. 99-116. DOI : 10.3917/eger.253.0099

Distribution électronique Cairn.info pour Klincksieck.
© Klincksieck. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Boeli van Leeuwen et les damnés de la terre

In the works of Boeli van Leeuwen (Curaçao), father-son relations and faith are the main themes, an essential element of which is the wretched of the earth. The existential quest of the earliest protagonists is rather self-centred, but the later works show an increasing interest in social outcasts, erected by Van Leeuwen as examples of authenticity. Through solidarity with the poor one can come to terms with an indifferent God and a purposeless existence.

In het oeuvre van Boeli van Leeuwen (Curaçao) zijn vader-zoonverhoudingen en geloof de hoofdthema's. De verworpenen nemen hierin een essentiële plaats in. De existentiële zoektocht van de vroegste hoofdpersonen is vrij egocentrisch, maar in het latere werk komt er oog voor de maatschappelijke verschoppelingen die Van Leeuwen tot een toonbeeld van authenticiteit verheft. Door solidariteit met de armen kan men afrekenen met een onverschillige God en een zinloos bestaan.

I L'homme et l'œuvre

W.C.J., ou Boeli, van Leeuwen (1922-2007), est issu d'une famille de fonctionnaires coloniaux néerlandais. Il appartient à la deuxième génération née à Curaçao, île des Antilles néerlandaises. Il fait partie des créoles blancs; à Curaçao, on parle plutôt de « protestant blanku », ce qui suffit à le classer dans une tranche de la population assez réduite, quand on sait que 80 à 85 % des Curaçaoans sont catholiques.

La langue maternelle d'environ 81 % des Curaçaoans est le papiamentu, langue créole née d'influences portugaises, néerlandaises, et anglaises notamment. Le néerlandais reste encore aujourd'hui la principale langue de l'enseignement et de l'administration; cependant, l'utilisation du papiamentu sera certainement appelée à s'étendre avec l'obtention par Curaçao du statut d'État autonome, qui sera effectif en décembre de cette année 2009.

* Kim ANDRINGA est docteur en littérature comparée, ATER de néerlandais à l'université de Paris-Sorbonne (Paris IV) et traductrice littéraire, Centre Universitaire Malesherbes, 108 bd. Malesherbes F-75850 – Paris cédex 17; *courriel* : kim.andringa@free.fr.

Van Leeuwen, qui a lui aussi le papiamentu comme langue maternelle, fait ses études secondaires et supérieures aux Pays-Bas avant de revenir à Curaçao, et toute son œuvre littéraire est écrite en un néerlandais d'une grande pureté, quoique parsemé de phrases en papiamentu et en différentes langues étrangères lorsque cette première langue ne lui suffit plus pour s'exprimer. Faut-il voir en lui un écrivain néerlandais ou antillais ? En parallèle avec l'autonomie politique croissante de l'île, la tendance qui consistait à considérer les auteurs antillais d'expression néerlandaise comme des auteurs néerlandais tout court s'efface pour laisser place à la reconnaissance de leur spécificité et de leur appartenance propre. Nous n'approfondirons pas ici cette question, qui sort du cadre de notre sujet.

Après des études de droit, Boeli van Leeuwen sera quelques années avocat au Venezuela, puis chef du département des affaires juridiques à Curaçao, et enfin secrétaire du « bestuurscollege », le collège d'administration du Conseil de l'Île, qui détient le pouvoir exécutif. Après sa retraite en 1982, il devient avocat des pauvres et contribue à la naissance de la Fondation St Vincentius qui apporte son aide aux défavorisés.

Son œuvre littéraire se divise en deux périodes qui marquent une évolution qui a son importance pour le sujet que nous allons aborder. Le long silence qui sépare ces périodes semble être dû principalement à une charge de travail accaparante, mais il est intéressant de remarquer que le 30 mai 1969, jour de révolte populaire qui met fin à la position privilégiée de la population blanche de Curaçao, se situe dans cette période de silence, et a pu de ce fait jouer un rôle dans le changement qui marque les livres suivants.

Aussi bien les deux ouvrages de ses débuts, un recueil de poésie intitulé *Tempels en woestijnen* (Temples et déserts, 1947) et un roman sur le Christ intitulé *De Mensenzoon* (Le Fils de l'Homme, 1947), que ce que l'on pourrait appeler l'œuvre de la reprise, *Een vader, een zoon* (Un père, un fils, 1978), ont été plus ou moins reniés par l'auteur par la suite. Faute de rééditions, ces titres sont aujourd'hui presque introuvables. L'œuvre telle que je l'ai étudiée se limite de ce fait à cinq romans (dont trois pour la première période) et trois recueils de nouvelles, d'essais et d'articles parus essentiellement dans des journaux curaçaoans (tous appartenant à la seconde période, mais dont la rédaction remonte pour certains textes aux années 1960).

Réalisme magique

Un mot d'abord sur l'appartenance littéraire de Boeli van Leeuwen. Deux étiquettes lui ont été fréquemment appliquées : celle d'existentialisme et celle de réalisme magique ou de merveilleux. Cette double proximité, avec un mouvement européen d'une part et un mouvement latino-américain d'autre part, reflète la position de l'auteur et celle de

son île, rattachés au Vieux Monde qui les a colonisés aussi bien qu'au continent dont ils sont géographiquement proches.

Le concept de réalisme magique est assez problématique. Plusieurs fois défini, parfois rejeté en bloc ou concurrencé par l'appellation de réalisme merveilleux, il peut renvoyer à différents rapports entre réel et irréel. Malgré sa grande admiration pour Garcia Marquez, souvent affirmée et qui fait d'ailleurs l'objet d'un des essais dans *De taal van de aarde* (La Langue de la terre, 1997), Van Leeuwen ne pratique pas le réalisme magique de la façon dont Marquez a pu le faire dans *Cent ans de solitude*, par exemple. Il n'arrive pour ainsi dire jamais que des éléments irrationnels ou fantastiques fassent irruption dans ses écrits en dehors des passages oniriques ou visionnaires, qui sont par définition le contexte où de tels écarts deviennent rationnellement acceptables.

Quand Van Leeuwen parle de réalisme magique, il le définit comme un « élargissement de possibilités. Non seulement dans le langage, mais aussi en ce qui concerne les événements. Une abolition des frontières. »¹ Cette définition se rapproche de celle donnée par Luis Leal en 1967. Leal critiqua le rapprochement entre réalisme magique et fantastique, affirmant qu'il ne s'agit pas de créer des « êtres ou des mondes imaginaires », mais de « découvrir les relations mystérieuses qui existent entre l'homme et sa condition. » Le réalisme magique est une attitude face à la réalité libérée de contraintes rationnelles restrictives². Cela correspond tout à fait à l'attitude que Van Leeuwen constate chez les gens simples de Curaçao, mais qu'il décrit avec une certaine distance et de laquelle, en tant qu'intellectuel, il ne semble pas pouvoir participer :

Il y a d'autre part une grande capacité à faire face aux mystères de cette vie sans parti pris. Les vendeuses du marché étudient les horoscopes et un clochard a un nouveau point de vue sur Nostradamus. Un pêcheur vénézuélien me raconte qu'Adam est venu d'une autre planète, et ce sans avoir lu les théories fumeuses de von Däniken ni avoir reçu les enseignements des mormons. Une putain a reçu la visite de la Sainte Vierge, qui l'a gentiment admonestée. Tout est possible, donc tout existe.³

1. « Een verruiming van mogelijkheden. Niet alleen in taal, maar ook wat betreft gebeurtenissen. Een opheffing van grenzen [...] ». Cité dans : Tommy Wieringa, « De beperking en de meester », in : T. Wierenga, A.G. Broek, B. van Leeuwen *et al.* : *Met liefde behandelen : Hommage aan Boeli van Leeuwen*, Haarlem : In de Knipscheer, 2008, p. 38-45. Cit. p. 42.

2. Luis Leal : « El realismo magico en la literatura hispanoamericana », in : *Cuadernos americanos*, XLIII : 4, July-August 1967, p. 230-235. Cité sur le site web du *Dictionnaire International des Termes Littéraires* (Ditl) : <http://www.ditl.info/arttest/art15807.php>.

3. « Aan de andere kant is er een groot vermogen de mysteries van dit leven onbevengden tegemoet te treden. Marktvrouwen bestuderen horoscopen en een clochard heeft een nieuwe visie op Nostradamus. Een Venezolaanse visser vertelt me dat Adam van een andere planeet is gekomen, zulks zonder de warhoofdige Von Däniken gelezen te hebben of in de leer te zijn geweest bij de mormonen. Een hoer heeft bezoek ontvangen van de heilige Moeder Maagd, die haar liefdevol maar vermanend heeft toegesproken. Alles is mogelijk, dus alles bestaat. » Boeli van Leeuwen : *Het teken van Jona*, Haarlem : In de

Dans son œuvre, cet élargissement du réel se retrouve notamment dans *Het teken van Jona* (Le Signe de Jona, 1988), où le narrateur traverse des expériences mystiques qui le mettent face à face avec le divin aussi bien qu'avec le mal, et où le pays fictif de Balboa, sur le continent sud-américain, n'est pas loin de se présenter au lecteur sous les traits d'une réalité parallèle. Nous reviendrons sur ce point plus loin. Dans une moindre mesure le style baroque et la langue entremêlée de papiamentu, espagnol, anglais, français... permettent eux aussi de repousser les limites de l'expression.

Existentialisme

Le critique néerlandais J.J. Oversteegen a jugé en quelques mots, à propos de Boeli van Leeuwen et Tip Marugg, autre écrivain de Curaçao, que l'étiquette existentialiste était futile puisqu'elle s'appliquait à un phénomène typiquement européen. Il reconnaît toutefois que la connotation philosophique, plutôt que sociopolitique, qu'elle implique, s'applique à ces deux auteurs⁴. Cola Debrot, qui fut le premier écrivain important des Antilles néerlandaises, estimait quant à lui qu'il existait quelque chose comme un existentialisme antillais, et se comptait lui-même, ainsi que Boeli van Leeuwen et plusieurs autres, parmi ses représentants. La principale différence entre existentialistes européens et antillais réside, dit-il, en ce que les premiers mettent l'accent sur l'échec, tandis que les seconds, malgré leur conscience de la situation précaire de l'homme, croient toujours à une possibilité d'élucidation, un état d'esprit lucide qui correspondrait peut-être à l'état idéal recherché, mais qui ne pourrait durer que quelques instants, devant toujours être suivi par des périodes d'obscurité plus longues. Ainsi, des sautes d'humeur seraient caractéristiques de cet existentialisme antillais⁵.

Les protagonistes des romans de Boeli van Leeuwen sont préoccupés par le sens à donner à leur existence. En cela, Van Leeuwen est effectivement proche de l'existentialisme. La mort est à la fois le seul moment de vérité de la vie, et le moment qui rend dérisoire tout ce qui précède. Van Leeuwen déclare dans un entretien avec Jos de Roo ne

Knipscheer, 1988, p. 12. Par la suite, nous renverrons à ce titre par l'abréviation TVJ. Toutes les traductions françaises de citations de Boeli van Leeuwen dans cet article sont de notre main.

4. J.J. Oversteegen : « Strategies and Stratagems of some Dutch-Antillean Writers », in : A. James Arnold (ed.) : *A History of literature in the Caribbean*; vol. 2 : *English and Dutch-speaking regions*, Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins Publishing Co., 2001, p. 513-523. Cit. p. 514.

5. Cola Debrot, cité dans Maritza Raphaela : « De existentialistische buitenstaander in de romans van Boeli van Leeuwen », in : M. Coomans-Eustatia, W. Rutgers, H.E. Coomans (eds.) : *Drie Curaçaose schrijvers in veelvoud*, Zutphen : Walburg Pers, 1991, p. 193-204. Cit. p. 197.

pas croire en un bonheur collectif pour les hommes à venir. Il s'intéresse à l'individu, et non à l'humanité. Son existentialisme n'est pas l'existentialisme politique de Sartre. Il affirme d'ailleurs au cours du même entretien : « L'existentialisme est trop souvent identifié à Sartre. Or, il y a aussi Heidegger, Jaspers et surtout Kierkegaard. Tout dépend sur quoi vous mettez l'accent. »⁶

Surtout Kierkegaard donc, qui met l'individu seul face à Dieu, et le voit comme dépendant de lui, mais en même temps soumis au paradoxe de sa foi. En effet, si Dieu s'est fait homme pour sauver l'humanité, dit Kierkegaard, comment l'homme peut-il accepter que lui ne puisse sauver ni les autres ni lui-même ? La crucifixion, dès lors, devient une absurdité. Van Leeuwen affirme à plusieurs reprises : « Pour moi, le Christ a été crucifié, mais pour les autres seulement Il a ressuscité. »⁷

Un nom que Boeli van Leeuwen n'a à ma connaissance pas cité est celui de Gabriel Marcel, l'existentialiste chrétien qui rejetait l'abstraction et l'intellectualisme au profit de la sauvegarde du mystère. « *Le problème* est quelque chose qu'on rencontre et qui barre la route [...] *Le mystère* est quelque chose où je me trouve engagé, dont l'essence est par conséquent de n'être pas tout entier devant moi [...] »⁸, affirme Marcel. Boeli van Leeuwen m'apparaît comme étant lui aussi porté par cette idée de mystère, ou de secret, « geheim », comme il écrit. Des secrets qu'il cherche dans les créations de l'homme, car le premier d'entre ces mystères, c'est celui de l'homme et de Dieu, dont il est l'image : « Tout homme est un univers, un grand secret, car tout homme a été créé à l'image de Dieu. »⁹

Un autre mystère, celui auquel nous sommes intéressée, est celui des pauvres et des damnés. Boeli van Leeuwen cherche à concilier leur présence avec celle d'un Dieu incompréhensible et finira par l'accepter, à travers un rapport d'interdépendance entre ses protagonistes ou *alter ego* et ces misérables détenteurs d'une richesse d'un autre ordre. De victimes, les rejetés deviennent privilégiés. Ce mystère, Boeli van Leeuwen le formule ainsi :

Et où est le Dieu qui est Amour en tout cela ? Force m'est de constater avec Job : « Vos sentences sont des sentences de cendre. » [...] Dieu

6. « Het existentialisme wordt vaak teveel vereenzelvigd met Sartre. Maar je hebt ook Heidegger, Jaspers en vooral Kierkegaard. Het hangt er maar vanaf waar je de accenten legt. » Cité dans Jos de Roo : *Antilliaans literair logboek*, Zutphen : Walburg Pers, 1980, p. 55.

7. « Voor mij is Christus gekruisigd, maar alleen voor de anderen is Hij opgestaan. » Boeli van Leeuwen : « De rots der struikeling », in : Boeli van Leeuwen : *De eerste Adam/De rots der struikeling*, Amsterdam : Ooievaar, 1996, p. 263. Par la suite, RDS.)

8. Gabriel Marcel : *Être et avoir*, Paris : Aubier, 1935, p. 146.

9. « Jeder mens is een universum, een groot geheim, want ieder mens is geschapen naar het beeld van God. » Boeli van Leeuwen : *Geniale anarchie*, Haarlem : In de Knipscheer, 1990, p. 138-139.

protège les pauvres avec des « retranchements de boue ». Ils flottent sur l'eau telles des épaves. Et moi, je suis le noyé qui s'accroche à eux. Si je garde la tête hors de l'eau, c'est grâce au mystère de notre relation. Je ne puis en dire davantage, car ces choses sont un grand secret.¹⁰

II Thématique

Ce motif des miséreux est intéressant parce qu'il est étroitement lié à la double thématique qui marque l'ensemble de l'œuvre de Boeli van Leeuwen. Les deux composantes inextricables de cette thématique conductrice sont la foi et la relation père – fils. Toutes deux ressortent clairement à la seule lecture des titres des romans. *De rots der struikeling* (La Roche du faux pas, 1959), *Een vreemdeling op aarde* (Étranger sur terre, 1962), *De eerste Adam* (Le premier Adam, 1966), *Schilden van leem* (Boucliers d'argile, 1985) et *Het teken van Jona* nous ramènent en effet directement à la Bible, et plus précisément à des passages rapportant la mise à l'épreuve de l'homme par Dieu. Les titres des deux romans « reniés », *De Mensenzoon* et *Een vader, een zoon*, rendent manifeste l'importance de la relation père – fils qui marque également le contenu des autres romans. Cette double thématique est également présente dans les recueils composés de diverses proses courtes, qui révèlent par ailleurs plus nettement les préoccupations sociales de l'auteur.

Foi

La religion occupe donc une place importante dans l'œuvre de Boeli van Leeuwen. Son appartenance à la catégorie sociale des « protestant blanku » ne doit pas conduire trop vite à la conclusion que nous avons affaire à un écrivain protestant. D'une part, parce que la position minoritaire des protestants à Curaçao, leur immersion dans un environnement catholique de la taille du continent sud-américain, s'exprime sensiblement dans son œuvre. Ici encore, se reflète la double identité de l'ancienne colonie, entre les Pays-Bas calvinistes et l'Amérique latine catholique. Peut-être est-ce ce contact de toujours avec le catholicisme qui explique en partie que la foi personnelle de Van Leeuwen ait été fortement marquée par ses lectures du théologien catholique Schillebeeckx.

10. « En waar is in dit alles de God der liefde? Ik moet met Job constateren: "Uw uitspraken zijn spreuken van as." [...] De armen worden door God beschermd met "schilden van leem". Ze dobberen als wrakhout op het water. En ik ben de drenkeling die zich aan ze vastklampt. Dat ik het hoofd boven water kan houden, is te danken aan het mysterie van onze relatie. Meer kan ik hier niet van zeggen, want deze dingen zijn een groot geheim. » Boeli van Leeuwen : *Schilden van leem*, Haarlem : In de Knipscheer, coll. Globe Pockets, 1995, p. 65-66. Par la suite, SVL.

Edward Schillebeeckx (né à Anvers en 1914) est un dominicain proche du courant réformateur de la Nouvelle Théologie. En réaction à la domination de la scolastique au sein de l'Église catholique, qui subordonnait la vie intellectuelle à la vie religieuse, les Nouveaux Théologiens prônèrent à partir des années 1950 un retour aux sources écrites et un dialogue plus ouvert avec le monde contemporain. Schillebeeckx fut un des artisans de Vatican II, mais ses idées peu dogmatiques lui valurent d'être contesté et critiqué par l'Église. Les éléments de son œuvre qui semblent avoir le plus marqué Boeli van Leeuwen, sont son engagement aux côtés des défavorisés et de ceux qui souffrent, son insistance sur l'homme en tant qu'il a été à l'image de Dieu, ainsi que la question de la justification du Mal. Van Leeuwen consacre un essai à Schillebeeckx dans *De taal van de aarde*, où il dit de lui : « Il reste comme moi « désemparé et interdit » devant le problème du mal qui m'est resté en travers de la gorge. »¹¹

Un autre théologien catholique dont on trouve trace dans l'œuvre de Boeli van Leeuwen est le jésuite français Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955), également paléontologue et philosophe, mis à l'index en 1962 pour avoir voulu réconcilier la foi catholique et les sciences. C'est sur lui que Van Leeuwen a modelé le personnage du père Bodin dans *De eerste Adam*, à la fois homme d'Église et homme de science, et convaincu comme Teilhard que le mal vient de Dieu et a été voulu par lui.

En opposant au personnage de Bodin celui d'Adam, le saint tragique, Van Leeuwen prend le contre-pied de Teilhard, dont il rejette le collectivisme. Ailleurs il écrit :

Entendez-moi bien, l'on préfère par nature être socialiste plutôt qu'autre chose, mais même si ça me fend le cœur, je dois admettre ceci : Marx savait parfaitement bien comment la combine était montée, mais l'homme reste une énigme devant laquelle sa théorie échoue [...] L'homme *est ce qu'il est* et ni tracteurs, ni terrains de foot, ni fermes collectives, ni chants choraux ne peuvent le changer.¹²

Il n'y a que l'indifférence du sort qui rive les hommes les uns aux autres, une indifférence qui gagne l'homme lui-même, puisque le collectivisme de Bodin ne lui sert qu'à pouvoir supporter l'insoutenable, après avoir assisté à la boucherie de la Première Guerre mondiale. Il fait abstraction de l'individu pour ne pas perdre la foi en un Dieu qui

11. « Hij staat evenals ik "radeloos en sprakeloos" tegenover het probleem van het kwaad dat mij in de strot is blijven steken. » Boeli van Leeuwen : *De taal van de aarde*, Haarlem : In de Knipscheer, 1997, p. 57. Par la suite, TVA.

12. « Begrijp me goed, men is van nature liever een socialist dan iets anders, maar met pijn in het hart moet ik toegeven : Marx wist precies hoe de rotzooi in elkaar zat, maar de mens blijft een raadsel waar zijn theorie op stukloopt. [...] De mens *is wat hij is* en tractoren noch voetbalvelden, collectieve boerderijen noch koorzangen kunnen hem veranderen. » *Ibid.*, p. 25.

permet la souffrance, celle des soldats, mais celle aussi des enfants et des pauvres, tous soumis à son grand projet supérieur. Il faut faire passer Dieu avant les hommes, car « celui qui aime plus les hommes que Dieu, sera tourmenté jusqu'à la fin de ses jours. Car le premier commandement rend possible le respect des suivants. »¹³

Outre des influences protestantes et catholiques, Boeli van Leeuwen manifeste une certaine irrégiosité, notamment lorsqu'il affirme voir en Jésus un homme certes hors du commun, mais non pas divin. Ce point de vue est étroitement lié à son refus de la crucifixion comme voulue par Dieu. S'il accepte le personnage historique, l'homme Jésus, il ne peut accepter le Christ mis en croix, dont il ne parvient pas à se justifier la souffrance. Dans son essai sur Schillebeekx qui fait partie de *De taal van de aarde*, Van Leeuwen dit admirer Jésus sans être chrétien. Il voit en lui un homme à la vie exemplaire, mais dont la mort sur la croix signifie l'échec et la négation de tout ce qu'il a représenté durant sa vie, une mort choisie, d'ailleurs, que l'auteur peine à comprendre :

Mais je vois en lui le rabbi itinérant, aimant et faisant le bien autour de lui, avec son attention et sa tendresse particulières envers les opprimés, les putains, les publicains et les mécréants, les malades et les possédés, les paralytiques et les boiteux, mangeant et buvant à leur table, intimement lié à son Abba à qui il s'adressait avec familiarité autant qu'avec respect, comme chaque fils doit le faire avec son père. Je le vois aussi échouer en tout ce qu'il a fait sur terre : en son prêche, en son message et en ses actes. Et je le vois, quand il se reposa sur ses disciples, subir là encore le dernier échec, pour enfin, dans un silence fatal, se laisser condamner par le Sanhédrin et Pilate avant d'aller de son plein gré ce mystérieux dernier chemin du Golgotha. [...]

Pour qui veut le comprendre ainsi, il doit avoir ressuscité de son vivant. Sa mort sur la croix reste pour moi le déni de tout ce qu'il fut. Non parce qu'il est mort de cette façon mais parce qu'il a vécu de cette façon-là.¹⁴

13. « En wie meer van mensen houdt dan van God, die zal gekweld worden tot het einde van zijn dagen. Want het eerste gebod maakt het mogelijk om de andere na te leven. » Boeli van Leeuwen : *Een vreemdelling op aarde*, Haarlem : In de Knipscheer, coll. Globe Pockets, 1993, p. 182. Par la suite, VOA.

14. « Maar ik zie in hem de liefdevolle, weldoende, rondtrekkende rabbi met zijn bijzondere aandacht en liefde voor de vertrapten, de hoeren, tollenaars en heidenen, de zieken en bezetenen, de lammen en kreupelen, etend en drinkend aan hun tafel, intiem verbonden met zijn Abba, die hij familiair en toch eerbiedig toesprak, zoals iedere zoon dat jegens zijn vader behoort te doen. Ik zie hem ook mislukken in alles wat hij op aarde heeft gedaan : in zijn prediking, zijn boodschap en zijn handelen. En ik zie hem, toen hij zich terugtrok op zijn leerlingen, ook hier de laatste mislukking ondergaan, om zich tenslotte in een fataal zwijgen te laten veroordelen door het Sanhedrin en Pilatus, en zo die laatste, zelfgekozen, mysterieuze weg naar Golgotha af te leggen. [...]

Voor wie hem zó wil verstaan, moet hij al tijdens zijn leven verrezen zijn. Zijn kruisdood blijft voor mij een verwerping voor alles wat hij was. Niet omdat hij zó is gestorven, maar omdat hij zó heeft geleefd. » Note 11 (TVA), p. 96-97.

Si l'œuvre est traversée de références et de citations bibliques, il n'en reste donc pas moins que Boeli van Leeuwen a une interprétation personnelle, voire rebelle, du christianisme, marquée par un regard critique et réaliste. Son acceptation de Jésus est diamétralement opposée à son rejet de Dieu, du père qui a sacrifié son fils, qui l'a livré à la souffrance. Ce Dieu est sa pierre d'achoppement : « Il est mon *rock of offense*, le problème fondamental de ma vie, car parce qu'Il est incompréhensible, ma vie a souvent eu un goût de fiel. »¹⁵

Père et fils

La relation père – fils est abordée du point de vue du fils, elle est marquée par un sentiment de trahison, d'abandon et d'innocence perdue. C'est d'autant plus grave que, sans son père, l'homme reste désemparé. Si la mère donne la vie, le corps de la femme est de ce fait aussi la porte qui livre passage à la mort. Il faut que le père tende la main pour tirer le fils de son errance, de son incertitude et le guider vers le bonheur.

Dans *De rots der struikeling*, la recherche du bonheur à travers le père est le plus clairement élaborée. Le protagoniste, Eddy Lejeune, apprend qu'il est le fruit d'une liaison extraconjugale de sa mère ; il se retrouve de ce fait « étranger dans la maison de son père. » Lorsque le père meurt, Eddy, qui ignore encore qu'il n'est pas son fils, adopte de manière compulsive son train de vie débauché : le fils doit payer pour son père. Si celui-ci a mené une existence ratée, le fils prouvera son innocence, et sa valeur, en le suivant sur ce chemin.

Pour d'autres héros des romans de Van Leeuwen aussi, la relation avec le père, et plus généralement avec les normes de la société, est une souffrance. Cet aspect de l'œuvre a été schématisé par Maritza Raphaëla¹⁶.

Le terme « *buitenstaander* » employé par elle et que l'on peut traduire par l'anglicisme « *outsider* », désigne un individu seul et qui se sent isolé du reste de la société avec laquelle il entretient une relation négative. Si les protagonistes de Boeli van Leeuwen sont des *outsiders*, ils ne correspondent pas à ce que le titre de cette étude appelle les damnés. Les *outsiders* choisissent en partie de se mettre en dehors de la société : ils abandonnent les normes et valeurs superficielles et routinières des autres pour rechercher l'essence des choses. Les damnés en revanche, sont rejetés par autrui. Qu'il s'agisse de Dieu, de la fatalité ou

15. « Hij is mijn *rock of offense*, het grondprobleem in mijn leven, want door Zijn onbegrijpelijkheid is mijn leven vaak bitter geweest als gal. » *Ibid.*, p. 64. Pour conserver le caractère plurilingue de l'original, nous n'avons pas traduit « *rock of offense* » (pierre d'achoppement).

16. Voir note 5.

d'autre chose, ils se trouvent écartés contre leur gré. Pauvres, prostituées, malades mentaux, ils ont rarement choisi de l'être parce que les règles de la société ne leur convenaient pas.

S'il est possible de rapporter le conflit père – fils à la relation entre les Pays-Bas et Curaçao, l'ancien colonisateur qui a commis des fautes cruelles et le jeune pays indépendant cherchant son identité, il faut avant tout envisager ce conflit père – fils à un autre niveau : celui de la relation entre l'homme et Dieu, ce père qui l'a abandonné à son sort. Là encore, le sentiment de trahison domine : « we never had a chance », écrit Eddy Lejeune¹⁷. Dieu a prévu la chute des hommes, il leur a fermé les portes du paradis pour en faire des errants, des damnés. Toujours par la bouche d'Eddy Lejeune, Boeli van Leeuwen explique à son lecteur l'essence de la vie humaine, empreinte d'une prédestination toute calviniste :

L'homme en tant que porteur du mal, potentiellement dangereux pour lui-même, l'homme en tant qu'aveugle dans un monde où il ne demeure que peu de temps, telle est l'essence de la civilisation chrétienne. [...] La civilisation chrétienne se fonde sur l'idée de l'homme comme ratage et le seul but de cette civilisation est de faire comprendre à l'homme pourquoi il doit souffrir et comment il peut supporter la souffrance, sans se révolter contre des forces qui cherchent à l'entraîner vers sa perte.¹⁸

Face au constat insoutenable et incompréhensible d'un Dieu indifférent, voire hostile à sa création, il n'existe que trois solutions. On peut d'abord conclure à la non-existence de Dieu, conclusion qui entraîne à son tour le problème de l'absurdité des agissements humains, et qui n'est envisagé par le protagoniste de *Het teken van Jona* que dans un moment de désespoir :

Nous n'avons pas de Père, nous sommes des orphelins dans un cosmos froid et sans père. Nous vivons une vie programmée et obstinée comme des fourmis sur une petite planète, qui file à travers l'espace infini. Nous trottons et trimbalons nos fardeaux, et en fin de compte, pourquoi ?¹⁹

La deuxième solution est de jouer le jeu, de faire semblant d'avoir sa place dans la vie et dans la société. « Life is a stage », et nous portons tous des masques – tous, sauf peut-être ceux qui sont en marge de la

17. Note 7 (RDS), p. 330-331.

18. « De mens als drager van het kwaad, als potentieel gevaar voor zichzelf, de mens als blinde in een wereld waarin hij maar kort verblijft, dat is de kern van de Christelijke beschaving. [...] De Christelijke beschaving gaat uit van de mens als mislukking en het enige doel van deze beschaving is, de mens te leren begrijpen waarom hij moet lijden en hoe hij het lijden kan dragen, zonder in opstand te komen tegen krachten, die hem naar de ondergang proberen te voeren. » *Ibid*, p. 328.

19. « We hebben geen Vader, we zijn weeskinderen in een vaderloze, koude kosmos. We leven geprogrammeerd en halsstarrig als mieren op een kleine planeet, die door de oneindige ruimte suist. Wij scharrelen en sjouwen driftig onze lasten in het rond en uiteindelijk, waarvoor? » Note 3 (TVJ), p. 159.

société, mais aussi de la vie, car, dit Eddy, « il n'y a qu'un seul événement que nous ne pouvons pas jouer mais que nous devons bel et bien vivre : notre mort. »²⁰

L'heure de la mort est l'heure de vérité. Pour ceux qui sont en lutte permanente afin de survivre, en revanche, chaque instant est comme l'heure de leur mort. Les damnés, les marginaux, le rebut de la société : ceux-là mènent une existence réduite à l'essentiel, sans masques. Ce sont les frères de cet autre homme qui s'exposait à la souffrance, par choix ou par la volonté du Père : Jésus, le « non-masqué » (« de ongemaskerde »), comme l'appelle van Leeuwen dans un des articles de *Geniale anarchie* (Anarchie géniale), torturé tandis que les autres participants au drame se réfugiaient derrière leurs masques.

Nous avons opté pour le mot « damnés » parce que c'est l'équivalent français, dans le premier vers de l'Internationale, du néerlandais « verworpenen » que l'on trouve chez Boeli van Leeuwen. Force nous est toutefois d'admettre qu'il présente l'inconvénient, assez curieux d'ailleurs pour un chant de lutte socialiste, d'avoir une forte connotation de volonté divine. Qui damne, en effet, si ce n'est Dieu ? Le mot « verworpenen », plus littéralement traduisible par « rejetés », est moins exclusivement religieux. La société aussi rejette, en effet, ceux qui ne sont pas conformes à ses normes. Dans *Het teken van Jona*, Boeli van Leeuwen insiste sur la relativité de l'anormalité, de la folie notamment, pour rendre aux exclus de la société leur dignité et leur liberté d'être. Le narrateur, un homme vieillissant qui a beaucoup de traits communs avec l'auteur, y est invité par le richissime Juan Carlos, à qui il a sauvé la vie, à faire un voyage dans ses terres sur le continent sud-américain. Sur cette propriété immense, Juan Carlos héberge entre autres un vieux nazi dévoré par la haine, une vieille religieuse vivant en ermite et un chef de guérilla qui a recours à la violence pour venger la souffrance des enfants des rues. Tout le spectre humain, de la sainteté à l'incarnation du mal, trouve ici un espace de vie, puisque Juan Carlos est convaincu que tous ont le même droit à une existence sans masques et sans entraves :

Juan Carlos estimait que le comportement des hommes ne peut être défini que quand ils vivent près les uns des autres. « Un homme sur la lune », disait-il, « ne peut être ni normal ni dément, pas plus que Robinson Crusoé sur son île, car à quelle norme pourrait-on se référer ? Les despotes, qui peuvent se servir de la violence pour mettre de la distance entre eux-mêmes et les autres, ne sont jamais déclarés fous tant qu'ils détiennent le pouvoir.²¹

20. « Er is slechts één gebeurtenis, die we niet kunnen spelen maar inderdaad moeten beleven : onze dood. » Note 7 (RDS), p. 380.

21. « Juan Carlos was van mening dat het gedrag van mensen alleen kan worden gedefinieerd wanneer ze dicht op elkaar wonen. "Een man op de maan," zo zei hij, "kan niet

En Europe, toutes ces personnes seraient condamnées à disparaître dans des couvents, des prisons et des asiles. Ici, elles étaient libres, parce qu'on avait créé un espace pour leur comportement. Dans la ménagerie humaine de Juan Carlos, tout homme pouvait s'envelopper de son univers comme d'un manteau et au besoin s'y perdre. N'y étaient punis que les actes qui allaient à l'encontre de sa réalité à lui.²²

La dernière solution est celle d'une foi héroïque, envers et contre tout, mais dans une recherche permanente de réponses et dans le refus de la comédie que joue la société. Dans *De ruïne van een kathedraal* (La ruine d'une cathédrale, 1996), l'auteur se range parmi ceux-là, reconnaissant ses pairs dès l'époque de l'Ancien Testament, car il s'identifie à Jonas, Job et Esaïe, « ces désespérés qui lancent leur appel dans le désert. »²³

Si nous prenons la liberté d'établir une continuité entre les narrateurs successifs dans l'œuvre de Boeli van Leeuwen, dont certains peuvent être assimilés à des formes d'*alter ego* littéraires, nous pouvons affirmer que le chemin est long pour que cette quête aboutisse, non pas à un bonheur et à un sens retrouvés, mais à un état d'acceptation et d'équilibre précaire. En effet, tantôt Van Leeuwen admet porter un masque comme les autres : celui d'intellectuel, écrivain et blagueur, tantôt il assiste à la comédie humaine en spectateur effaré, comme Kai dans *Een vreemdeling op aarde*, et ce n'est que dans les derniers livres, à partir de *Het teken van Jona*, qu'on retrouve l'*alter ego* de l'écrivain se décrivant comme semblable à un clochard, ou encore comme « fou parmi les fous »²⁴. Ainsi a-t-il réussi à laisser tomber son masque pour mener une existence authentique, à l'image de nos damnés.

III Les damnés

C'est à la lumière de cette évolution des narrateurs et protagonistes qui traverse l'œuvre que je voudrais à présent aborder la place qu'y occupent les damnés, pauvres et marginaux.

normaal of krankzinnig zijn, net zo min als Robinson Crusoe op zijn eiland, want waaraan zou men zulks moeten meten? Heersers die afstand kunnen nemen van anderen door geweld, worden tijdens hun machtsperiode nooit als krankzinnig bestempeld". » Note 3 (TVJ), p. 98.

22. « In Europa zouden deze mensen gedoemd zijn om in kloosters, gevangenissen en gestichten te verdwijnen. Hier hadden ze de vrijheid, omdat er een ruimte was geschapen voor hun gedrag. Ieder mens kon in de mensentuin van Juan Carlos zijn eigen universum als een kleed om zich heen slaan en desnoods daarin ten onder gaan. Hier werden uitsluitend die handelingen gestraft die de eigen realiteit doorkruisten. » *Ibid.*, p. 116.

23. « Deze vertwijfelde roependen in de eenzaamheid ». Boeli van Leeuwen : *De ruïne van een kathedraal*, Haarlem : In de Knipscheer, 1996, p. 137.

24. « Een gek onder de gekken ». Note 3 (TVJ), p. 77.

Dans la première partie de l'œuvre, celle qui précède le silence des années 1960-1970, domine le point de vue du fils en quête du père et de sa raison d'être. La corruption du monde, et notamment l'horreur de la Seconde Guerre mondiale, détournent ce fils du monde extérieur et donnent à sa recherche un caractère égocentrique. Si Eddy Lejeune dans *De rots der struikeling* réfléchit déjà « au mystère de [s]a propre existence et aux curieux chemins qu'un homme doit parcourir pour arriver à la source de toute vérité »²⁵, ce détachement de la terre et d'autrui est plus net encore dans *Een vreemdeling op aarde* :

Kai souffrait de la maladie incurable de l'homme sans Dieu, et qui pourtant ne se sent pas chez lui sur terre. Il était sans Dieu, lui qui cherchait Dieu sans cesse dans sa quête à travers un monde superflu et corrompu, tandis que Dieu ne paraissait pas avoir besoin de lui et refusait de lui adresser son commandement [...] Il restait un étranger sur la terre, qui tendait toujours l'oreille pour entendre le commandement salvateur de Dieu, le commandement qui réparerait la rupture du Paradis et donnerait à son âme le repos du Ciel qui lui appartenait déjà.²⁶

Il faut apprendre à trouver l'extase dans la solitude, le royaume des cieux doit être en nous-mêmes, lisons-nous dans *Een vreemdeling op aarde* (p. 105). Même Adam Polaar dans *De eerste Adam*, qui est aussi près que cela est humainement possible du second Adam, autrement dit, d'un autre Christ, fuit les hommes et se réfugie dans sa solitude quand il se sent impuissant à les sauver.

Toutefois, dans ces deux mêmes livres les premiers pas sont faits vers une ouverture sur le monde. Le contact avec la réalité y est déjà jugé plus fécond que le repli sur soi. D'une part, dans *Een vreemdeling op aarde* l'on apprend que théoriser n'est pas une solution. Kai approche une théorie comme il approcherait une religion : dès qu'il y croit, elle devient pour lui une réalité. Il ne comprend pas que, pour ses amis néerlandais, théories et concepts fassent partie du jeu. L'exemple à suivre serait plutôt celui de l'Espagnol que le narrateur de *Een vreemdeling op aarde* décrit ainsi : « Il n'a pas été castré par la culpabilité du calvinisme, ni transformé en objet par les philosophies collectivistes du Nord, ni paralysé par l'angoisse existentielle de la vie. »²⁷ Les Espagnols

25. « [...] dacht ik na over het mysterie van mijn eigen bestaan en over de wonderlijke paden die een mens moet bewandelen vóór hij aan de bron van alle waarheid komt. » Note 7 (RDS), p. 310-311.

26. « Kai leed aan de ongeneeslijke ziekte van de goddeloze mens, die zich op aarde toch niet thuisvoelt. Goddeloos was hij, die God voortdurend zocht op zijn zwerftocht door een overbodige, bedorven wereld, terwijl God hem niet nodig scheen te hebben en geen gebod tot hem wilde richten. [...] Maar hij bleef een vreemdeling op aarde, die luisterend steeds het hoofd ophief om te horen het verlossende gebod van God, het gebod dat de breuk uit het Paradijs moest herstellen en zijn ziel de rust kon geven van de Hemel die reeds van hem was. » Note 13 (VOA), p. 65-66.

27. « Hij is niet gecasteerd door het zondebesef van het Calvinisme, niet geobjecteerd door de collectiviteitsfilosofieën uit het Noorden en niet geparalyseerd door de existentiële angst om het bestaan. » *Ibid.*, p. 120-121.

connaîtraient ainsi le mystère de la vie qu'ils arrivent à toucher par moment lorsqu'ils atteignent à cet éphémère état de grâce qu'ils appellent *duende*, car parfois en effet, « [...] l'homme s'oublie dans autre chose et retourne au Paradis et à sa destinée originelle. »²⁸ De même, dans *De eerste Adam*, l'homme seul est décrit comme « prisonnier de son système » (p. 181). Or, « l'homme ne devient homme que lorsqu'il peut être avec les autres »²⁹.

Progressivement, le personnage filial va donc comprendre que, dans sa quête, il doit se tourner vers les autres. Il va à son tour jouer un rôle de père. Ce sera en quelque sorte sa revanche sur son propre sort. C'est ainsi que dans la seconde partie de l'œuvre, les damnés font réellement leur apparition, et notamment dans *Schilden van leem*. Il y a dans ce roman un moment de révélation, une expérience mystique, qui lève un instant le voile et suspend la quête :

Dans ma maison de lumière, Jésus, le Christ, m'a un jour été révélé. [...] Il se pencha sur mon hamac et une grande main douce créa un arc magique autour de ma tête. Et pour la première fois de ma vie, je sus ce que signifiait la paix parfaite dans un temps et un espace continu, car tout m'apparut soudain tout à fait clairement : les récits des déments et les peurs des toxicomanes, les horreurs de la pauvreté et le malheur de la propriété. Je vis la réalité de tous les rapports sur terre et je compris que l'ordre social est en vérité un grand détraquement. Tout cela était vain, de la comédie, une mascarade.³⁰

Il faut apprendre à voir l'homme en dehors de cette mascarade, le voir et non pas le regarder – cette différence est très importante et fait l'objet d'un des essais dans *De taal van de aarde* – pour comprendre ce qu'il est. « What is man that thou art mindful of him ? »³¹

Quand on a vu l'homme dans le dénuement, on a vu l'homme authentique. Pour le fils en quête de père, les damnés deviennent ainsi un exemple. Ils lui montrent la vérité, l'essence de l'existence humaine. Dans *Schilden van leem*, le narrateur Dianklo est un ancien avocat,

28. « Soms vergeet de mens zichzelf in iets anders en keert hij terug naar het Paradijs en zijn oorspronkelijke bestemming. » *Ibid.*, p. 39-40.

29. « De mens wordt pas mens als hij met de anderen kan zijn. » Boeli van Leeuwen : « De eerste Adam », in : Boeli van Leeuwen : *De eerste Adam/De rots der struikeling*, Amsterdam : Ooievaar, 1996, p. 211. Par la suite, DEA.

30. « In mijn woning van licht is Jezus, de Christus, eens aan mij geopenbaard. [...] Hij bukte zich over mijn hangmat en een grote, tedere hand schiep een magische boog om mijn hoofd. En voor het eerst in mijn leven wist ik wat volmaakte rust in een absolute tijd en ruimte betekende, want alles werd mij opeens volstrekt duidelijk : de verhalen der gestoorde en de angsten der verslaafden, de verschrikkingen van de armoe en het ongeluk van het bezit. Ik zag de realiteit van alle verhoudingen op aarde en begreep dat de maatschappelijke orde in werkelijkheid een grote stoornis is. Alles zinloos, toneel, alles maskerade. » Note 10 (SVL), p. 51.

31. Note 11 (TVA), p. 12. La traduction française de ce vers du Psaume 8 est « Qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes de lui ? ».

comme Boeli van Leeuwen lui-même, qui passe le plus clair de son temps en compagnie d'une prostituée clandestine, d'un nègre fou, d'un pilote canadien qui se croit toujours dans son Spitfire en feu et d'un couple de religieux homosexuels. Comme lui, ils cherchent à prendre prise sur leur vie, mais traités de « déracinés » et de « rejetés », ils sont aussi qualifiés de « messagers »³². Dianklo déclare :

Les damnés, les égarés et les dérangés viennent partager leur existence avec moi. Ils enrichissent ma vie, parce que nos relations n'engagent à rien. Hormis à ceux-là, je refuse à tout un chacun le droit de venir se confesser à moi.³³

Il est essentiel que la relation n'engage à rien; et Dianklo fait d'ailleurs sienne la réplique de Blanche Dubois dans *Un tramway nommé désir* : « I have always depended on the kindness of strangers. » C'est à cette seule condition que l'amitié repose sur l'humanité et non sur « le jeu d'une existence absurde »³⁴.

Outre un exemple d'authenticité, l'homme en quête de sens trouve en ces damnés une raison d'exister. Boeli van Leeuwen cite à plusieurs reprises³⁵ saint Vincent de Paul : « Nous vivons de la sueur des pauvres gens ». Nous sommes tous responsables de la misère des autres. Très concrètement par exemple parce que, obligé d'acheter à crédit, le pauvre paye tout deux fois plus cher, finançant ainsi le luxe des riches qui l'exploitent. Une autre citation récurrente est d'un évêque brésilien d'origine espagnole, Pedro Casaldaliga, théologien de la libération : « Libertad con hambre es una flor encima de un cadáver. » (La liberté avec la faim est une fleur sur un cadavre.)³⁶ La société moderne capitaliste pervertit jusqu'au message du Christ, qui a dit : « Vous avez toujours les pauvres avec vous, mais vous ne m'aurez pas toujours. » « Oui, » lui répond Boeli van Leeuwen, « nous aurons toujours les pauvres avec nous, et oui, nous n'aurons pas toujours le Christ. Ce qui nous est resté, ce sont en effet les pauvres, et au mur Ton portrait sur un calendrier qui fait de la publicité pour des pneus de voitures. »³⁷

La femme de Dianklo ne s'y trompe pas : si son mari traîne avec les pauvres et essaie de les aider, c'est sa manière à lui de faire pénitence.

32. « Boodschappers ». Note 10 (SVL), p. 40.

33. « De verworpenen, verdwaalden en gestoorden komen hun bestaan met mij delen. Zij verrijken mijn leven, omdat onze relatie vrijblijvend is. Verder ontzeg ik een ieder het recht bij mij te komen biechten. » *Ibid.*, p. 69. Notons que le narrateur ne dit pas « partager mon existence ».

34. « Het spel van een absurd bestaan ». *Ibid.*, p. 161.

35. *Ibid.*, p. 59, et Note 3 (TVJ), p. 65.

36. *Geniale anarchie* (voir note 9), p. 36, entre autres.

37. « “De armen hebt gij immers altijd bij U en gij kunt hun weldoen, wanneer gij maar wilt, maar Mij hebt gij niet altijd.” Ja, wij zullen de armen altijd onder ons hebben en ja, we zullen Christus niet altijd bij ons hebben. Wat wij over hebben gehouden zijn inderdaad de armen en aan de muur Jouw portret op een kalender die autobanden aanprijst. » Note 23, p. 139.

Il répare l'indifférence de Dieu le père qui a abandonné sa création, comme Kai se sentait déjà responsable des fautes de son père à lui dans *Een vreemdeling op aarde*. Il n'est pas facile de reprendre la place du père. Dianklo « trouve que la pauvreté est une chose horrible, et les pauvres lui répugnent. Mais il les assiste, opiniâtre et en serrant les dents. »³⁸ Avec Adam Polaar, il est le premier des protagonistes à y parvenir jusqu'à un certain point. Dans les deux premiers romans, Eddy Lejeune et Kai restent enfermés dans leur solitude ; la sollicitude de Kai s'étend bien à une tierce personne, mais c'est la femme qu'il aime. Dans *De eerste Adam*, les premiers signes d'intérêt pour les damnés apparaissent, les premiers gestes sont esquissés dans leur direction. Mais le prêtre Bodin se réfugie dans le collectivisme pour sauver sa foi et concilier la toute-puissance et la bonté de Dieu. Il a sacrifié l'individu pour ne plus s'intéresser qu'à l'humanité. Adam Polaar, quant à lui, est condamné à la solitude justement à cause de l'amour qu'il porte aux démunis et aux marginaux :

Je ne peux pas aimer les gens, si je ne peux pas maintenir une distance entre eux et moi. L'amour exige de la distance, de l'espace, du calme. [...] Voir les gens, c'est avoir pitié d'eux, et la pitié signifie la fin de l'amour entre homme et femme.³⁹

Dianklo, dans *Schilden van leem*, connaîtra la révélation de ce que représentent les pauvres. En tombant sur une vieille femme qui se montre à lui toute nue, il cessera tout à coup de regarder pour enfin voir :

J'étais là face à la vie comme un bloc de réalité. C'était comme si mon existence avait soudain été ramenée à ses véritables proportions. [...] Et le lendemain, j'ai démissionné en tant que fonctionnaire, j'ai dit non aux commissions, qui devaient faire des chevaux comme des chameaux, et je me suis retiré de la folie d'une existence officielle.⁴⁰

Malgré cette prise de conscience, Dianklo ne sera pas encore le personnage qui trouve l'équilibre dans sa relation avec les marginaux. Quand il s'embarque avec trois de ses amis pour une mission humanitaire dans un pays sud-américain, le navire est torpillé, et les trois damnés, qu'il avait enfermés dans un conteneur pour les dissimuler à la vue des douaniers, meurent noyés.

38. « Hij vindt de armoede iets afschuwelijks en de armen wekken zijn weerzin op. Maar hij staat ze bij, grimmig en met opeengeklemd kaken. » Note 10 (SVL), p. 100.

39. « Ik kan niet van mensen houden, als ik geen afstand tot ze kan nemen. Liefde vereist afstand, ruimte, rust. [...] Mensen zien is medelijden met ze krijgen en medelijden betekent het einde van de liefde tussen man en vrouw. » Note 29 (DEA), p. 176.

40. « Ik stond daar tegenover het leven als een brok werkelijkheid. Het was alsof mijn bestaan plotseling tot zijn ware proporties was teruggebracht. [...] En de volgende dag heb ik ontslag genomen als ambtenaar, heb ik bedankt voor commissies, die paarden als kamelelen moesten maken, en heb ik mij teruggetrokken uit de waanzin van een officieel bestaan. » Note 10 (SVL), p. 126.

L'équilibre semble enfin atteint dans *Het teken van Jona*, où le narrateur fait plusieurs fois l'expérience mystique de la présence de Dieu. Boeli van Leeuwen est proche du protagoniste de ce roman ; comme lui, il a été à l'origine d'une fondation pour venir en aide aux démunis, créée après son départ à la retraite. Le narrateur observe à ce propos :

J'étais à l'époque une sorte de gardien, *father confessor* et demi-frère d'hommes qui, après une vie d'errance, rongés par l'alcool, venaient chercher un abri sous le toit de ce foyer. Évidemment, je n'eus pas un instant l'intention de jouer les alcooliques anonymes ou de me lancer dans la conversion. Buvez donc jusqu'à en mourir, pensais-je toujours, mais au moins que ce ne soit pas parmi les crottes de chien et les serviettes hygiéniques sur le marché, ni entre les fissures suintant le sel des fortifications.⁴¹

Cette citation montre clairement les limites du rôle du père : s'il faut protéger et aider, il ne faut en aucun cas devenir paternaliste. Dans les recueils d'articles et d'essais, on voit aussi de quelle manière Boeli van Leeuwen a concrètement donné forme à cette responsabilité. L'aide qu'il offre aux clochards, laveurs de voitures et autres démunis se caractérise par le respect et la confiance.

IV Conclusions

Paradoxalement, les damnés sont donc des privilégiés. Ils sont les gardiens du mystère, de la réalité nue de la condition humaine que la société a couverte de fards. Même si Dieu semble les avoir abandonnés, ils sont en même temps les élus, du Père, mais surtout du Fils. L'écrivain a conscience qu'ils annoncent une part de vérité que l'homme moderne a perdue de vue. Dans *Het teken van Jona*, il s'adresse directement à eux, presque pour la première fois, afin de leur expliquer qu'ils détiennent le secret et qu'ils sont les héritiers immédiats de la terre. « Les masques passent, mais les damnés et les déshérités (autrement dit la racaille et la vermine) sont permanents et bibliques »⁴², lit-on encore dans *Geniale anarchie*.

Le rôle de l'écrivain dans tout cela est d'adresser à ses lecteurs le signe de Jonas : les avertir de la décadence de notre société en refu-

41. « Ik was destijds een soort toezienner, father confessor en halve broer van mannen die na een leven zwalken, verteerd door alcohol, onder het dak van dit tehuis beschutting kwamen zoeken. Natuurlijk was het geen seconde de bedoeling om de anonieme alcoholicus te gaan spelen, of tot bekeringsdaden over te gaan. Zuip je maar dood, dacht ik altijd, maar dan tenminste niet tussen hondedrollen en maandverbanden op de markt, of tussen de vochtig zout-zwetende bogen van het fort. » Note 3 (TVJ), p. 68.

42. « [...] maskers, van verschillend model, komen en gaan, maar [...] de verworpenen en onterfden (oftewel het schorriemorrie en het gajes) [zijn] permanent en bijbels. » Note 9, p. 166.

sant de donner une image romantique de la misère. Cette tâche n'a pas toujours été bien comprise, comme par exemple par le critique J.J. Oversteegen qui reprochait à Boeli van Leeuwen de décrire des personnages à l'aise dans les marges folles et crasseuses de la société sans faire aucun effort pour que le lecteur accepte et comprenne cela⁴³. Pour ceux qui partagent cette impression d'abandon du lecteur, voici une dernière citation qui donnerait à l'œuvre de Boeli van Leeuwen, si besoin était, toute sa justification :

Entre la maison de lumière et la demeure des ténèbres, il y a encore la *separate reality* des pauvres. Dans cette réalité, tout est dur, aigu et impitoyable. Car vous aurez toujours les pauvres avec vous. Et il vaut mieux, en effet, laisser déverser le précieux parfum de nard sur la tête, sans gêne et sans honte, car les pauvres seront toujours là, maintenant et de toute éternité. Ils sont poétiquement inapprochables ; aussi faut-il raconter leur histoire dans un langage dur et impitoyable.⁴⁴

Bibliographie complémentaire

- A.G. Broek, J. Mourik, F. Oduber (eds.) : *Aangaande Boeli*, Haarlem : In de Knipscheer, 1997.
- Jacques Colette : *L'Existentialisme*, Paris : PUF, coll. Que sais-je, 1994.
- Henny E. Coomans : « Biografie van Mr. Dr. Willem C.J. (Boeli) van Leeuwen », in : Maritza Coomans-Eustatia, Wim Rutgers, Henny E. Coomans (eds.) : *Drie Curaçaose schrijvers in veelvoud*, Zutphen : Walburg Pers, 1991, p. 103-109.
- Marguerite Grimault : *Kierkegaard*, Paris : Seuil, coll. Écrivains de toujours, 1994.
- Martine Kuyper : « Na het paradijsverhaal is alles plagiaat. Allusies in Het teken van Jona van Boeli van Leeuwen », in : M. van Kempen, P. Verkruyze, A. Zuiderweg (eds.) : *Wandelaar onder de palmen. Opstellen over koloniale en postkoloniale literatuur*, Leiden : KILTV, 2004, p. 433-444.
- Walter Palm : « Boeli van Leeuwen : een protestants schrijver met een katholiek oeuvre ? », in : Maritza Coomans-Eustatia, Wim Rutgers, Henny E. Coomans (eds.) : *Drie Curaçaose schrijvers in veelvoud*, Zutphen : Walburg Pers, 1991, p. 176-180.

43. Note 4, p. 519.

44. « Tussen de woning van het licht en het verblijf van de duisternis is er nog de "separate [sic] reality" van de armen. In deze realiteit is alles hard, acuut en onverbiddelijk. De armen hebt gij immers altijd bij u. En het is inderdaad beter de kostbare nardusmirre over het hoofd uit te laten gieten, zonder schroom en zonder schaamte, want de armen zullen er altijd zijn, nu en in elke eeuwigheid. Ze zijn poëtisch onbenaderbaar ; hun verhaal moet dan ook in een harde en onverbiddelijke taal worden verteld. » Note 10 (SVL), p. 55.